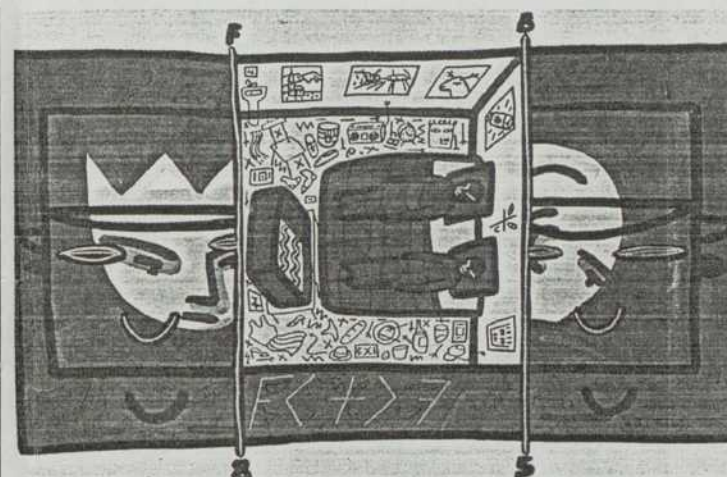


# la vie

HEBDOMADAIRE CHRETIEN D'ACTUALITE

## ART



François Boisrond, « Sans titre », 1985, acrylique.

sième lascar, parisien, fils de cinéaste a rencontré Hervé di Rosa à l'école des Arts décoratifs, section vidéo, en 1980. Depuis, ils sont les meilleurs amis du monde et reviennent d'un voyage commun au Japon, invités par une maison parisienne de prêt-à-porter. L'un est petit, volubile et fanfaron, l'autre, François, est élané, modeste et extraordinairement silencieux. Comment est-il venu à la peinture ? « Après le bac, au bout de trois mois, j'en ai eu marre de la médecine. Plus jeune, j'avais déjà fait du dessin et de la peinture à l'huile. J'ai eu envie de continuer. C'est venu comme cela. Ça n'était pas prémédité. Puis on a rencontré des gens

qui faisaient des expositions ».

Elémentaire mon cher Watson ! La réussite coule de source chez tous ces jeunes peintres. Et le mythe de l'artiste maudit qui attend toute une vie pour être reconnu les fait doucement rigoler. « C'est pas tellement le genre de notre époque », dit Boisrond. Sa peinture est plus ordonnée, plus simplifiée. Elle se réduit à quelques signes graphiques extraits de son environnement quotidien : la télé, le pick-up, le magnéto, un pot de peinture... Il se dit influencé par les mathématiques modernes et l'écriture électronique des jeux vidéo. « Ma peinture ne cherche pas à être intelligente », dit-il provocateur

(mais il « adore » Matisse).

De tous, Rémy Blanchard est le plus poète, le plus proche de la nature. Il parle de son terroir. Né à Nantes d'une famille de onze enfants. Son père est mécanicien auto et aurait préféré le voir gardien de musée plutôt qu'étudiant aux Beaux-Arts de Quimper. A vingt-six ans, son visage poupin semble n'être jamais sorti de l'enfance.

Dans son atelier qui surplombe le bassin de la Villette, il peint à même le sol avec une tranquille assurance. Ses œuvres sont à l'image de ce petit prince réservé et timide : des animaux venus d'ailleurs, des funambules, des cracheurs de feu sortis tout droit des contes et légendes de son enfance, et des histoires de romanichels racontées par son père. Son écriture plate et stylisée, est influencée par l'imagerie informatique. Ses couleurs claquent et parfois dégoulinent.

Expéditifs, ces artistes n'ont pas l'amour de la « belle œuvre » et cette désinvolture vis-à-vis de la technique leur attire bien des critiques dans le monde de l'art. On leur reprochera de peindre mal. Leur choix des couleurs se fait au hasard des pots de Ripolin ou de la peinture « acrylic » achetée plus ou moins bon marché selon les possibilités financières du moment : les couleurs posées



Rémy Blanchard, « Sans titre », 1985.

en aplats sont vives et primaires. Le dessin figuratif est très simplifié, parfois franchement bâclé. Le support, souvent de la toile de lin achetée au mètre et préparée au fur et à mesure, peut être aussi de simples matériaux de récupération : cartons d'emballage, morceaux de moquette ou sacs de jute. Commentaire de Hervé à Jack Lang, lors de leur voyage commun à New York, en 1983 : « Mon père est docker à Sète et il a porté des sacs pour presque rien. Mais pour le venger, je peins dessus et je les vends très cher ! »

Certes nos mousquetaires de la « Figuration libre » sont ébahis de leur réussite. Hervé di Rosa, de son propre aveu, ne l'attendait pas si vite. Mais tous les quatre se sentent mal à l'aise dans le milieu étroit de l'art. « Le prestige de la peinture m'ennuie, constate di Rosa, et je ne vois pas la différence de valeur entre un concert rock, un tableau et une B.D. ». « Les gens qui font de la peinture sont anachroniques, renchérit François Boisrond, et nous on n'est pas du tout de la tradition ».

Tous veulent faire accéder leur peinture à un public populaire. Di Rosa qui a le verbe révolutionnaire, mais pas les convictions, veut « entrer en guerre avec l'art contemporain pour le rendre au peuple ! ». Pour Boisrond, « Ce qui me plaît, en dehors des galeries et des musées, c'est de faire des expositions pour attirer un autre public ». Il y a deux ans, tous les quatre ont fait le voyage rituel de l'apprenti peintre à « Nouillorque » avec une bourse du ministère de la Culture. Là-bas, ils ont rencontré leurs homologues américains, graffitis de terrains vagues et de murs de métro, aujourd'hui, la coqueluche des New-Yorkais.

La France, malgré tout, reste leur terre d'élection. Di Rosa, après sept ans de vie parisienne est retourné vivre au pays : « A Sète, je suis bien. Je vois des gens simples, mes parents, mes amis. Ils ne connaissent rien à la peinture, mais nous parlons couleur et je préfère ça ».

Agnès CAZENAVE

A VOIR Biennale de Paris. Toiles de di Rosa et Combas. Parc de la Villette. Porte de Pantin - 21 mars-21 mai.

Exposition Combas. Abbaye Sainte-Croix — Les Sables d'Olonne. Jusqu'au 20 mai.